

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 32

Artikel: L'Alfa : extrait d'un mémoire présenté à la Société des sciences naturelles
Autor: Nicati
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

seins de la Providence, et, dans l'horreur des batailles, qu'un mal nécessaire au triomphe du protestantisme de Berlin :

« Le mal que la guerre a fait au protestantisme est incalculable. Déjà il n'était plus en trop grand honneur parmi nos contemporains et ne semblait pas à la hauteur de sa mission, au milieu de la terrible crise religieuse que nous traversons. Depuis longtemps l'ère des conquêtes spirituelles s'était fermée pour lui. Il avait perdu, par sa faute, les sympathies d'un bon nombre d'esprits généreux élevés dans son sein, sans réussir à attirer les catholiques que leur conscience forçait à rompre avec leur Eglise. Dieu veuille que la guerre de 1870, coïncidant avec le concile, ne lui ait pas donné le coup de grâce et que la même année ne frappe les deux principales Eglises de la chrétienté d'une commune et irrémédiable déchéance ! En France, malgré les misères, les dissensions, les querelles mesquines qui divisent les Eglises, on avait fini par s'occuper du protestantisme. Ses représentants étaient estimés, ses écrivains lus, son histoire étudiée ; on commençait à s'intéresser à ses destinées. Que va-t-il devenir maintenant que, pour tant de Français, protestant et Prussien sont synonymes ? Il est à craindre, au surplus, que cette guerre n'ait ébranlé la foi dans un grand nombre d'âmes et rejeté vers l'athéisme ceux qui ne savent pas distinguer la religion des abus auxquels on la fait servir. »

Fleurs de sang.

Pendant que nous faisons la guerre,
Le soleil a fait le printemps ;
Des fleurs s'élèvent où naguère
S'entretenaient les combattants.

Malgré les morts qu'elles recouvrent
Malgré cet effroyable engrais,
Voici les calices qui s'ouvrent,
Comme l'an dernier, purs et frais.

Comment se bleuit la pervenche ?
Comment le lys renait-il blanc,
Et la marguerite encore blanche,
Quand la terre a bu tant de sang ?

Quand la sève qui les colore
N'est faite que de sang humain,
Comment peuvent-elles éclore
Sans une tache de carmin ?

Leur semble-t-il pas que la honte
Des vieux parterres envahis
Jusqu'à leurs cervelles monte
Des entrailles de leur pays ?

Sous nos yeux, l'étranger les cueille
Pas une ne lui tient rigueur,
Et quand il passe, ne s'effeuille
Pour ne point sourire au vainqueur ;

Pas une ne dit à l'abeille :

« Je suis cette fois sans parfum ; »

Au papillon qui la réveille :

« Cette fois tu m'es importun. »

Pas une, en ces plaines fatales
Où tomba plus d'un pauvre enfant,
N'a par pudeur, de ses pétales
Assombri l'éclat triomphant.

De notre deuil tissant leur gloire,
Elles ne nous témoignent rien,
Car les fleurs n'ont pas de mémoire,
Nouvelles dans un monde ancien.

O fleurs, de vos tuniques neuves
Refermez tristement les plis,
Ne vous sentez-vous pas les veuves
De jeunes cœurs ensevelis ?

A nos malheurs indifférentes
Vous vous étalez sans remords ;
Fleur de France, un peu nos parentes,
Vous devriez pleurer nos morts.

(Revue des Deux Mondes.)

SULLY-PRUDHOMME.

L'Alfa.

Extrait d'un mémoire présenté à la Société des sciences naturelles, par le Dr NICATI.

J'ai été témoin dans mon dernier séjour en Algérie, au commencement de la présente année, de la création et du développement d'une industrie importante, basée sur la récolte d'une graminée, croissant spontanément et en très grande abondance dans les terrains secs et sablonneux du pays. Il s'agit de l'*alfa* ou *stipa* tenace, plante graminée, vivace, croissant spontanément en Espagne dans les mauvais terrains secs et montueux, qui occupe en Algérie, surtout dans la province d'Oran, de vastes espaces sur les collines rocailleuses du Tell, et s'étend en territoire arabe sur les plateaux arides et desséchés qui se prolongent jusqu'aux limites du Sahara.

Les feuilles de la *stipa* tenace sont presque cylindriques, longues d'un pied et demi à deux pieds ; son chaume s'élève à la hauteur de plus de trois pieds ; il se termine par une panicule de fleurs, dont une des valves se prolonge en une très longue barbe soyeuse.

Ce sont les feuilles de la *stipa* dont on fait usage Depuis un temps immémorial, les Espagnols et les Arabes tressent avec ces feuilles une chaussure ou espèce de souliers fort en usage. Ils fabriquent aussi des tresses avec lesquelles ils confectionnent des paniers profonds qui servent pour emballages et remplacent sur les bords de la Méditerranée les brouettes et les hottes pour le transport des fruits, des légumes, des terres, des pierres et autres objets. Ce sont ces mêmes feuilles qui, sous le nom de *sparterie*, composent les petits tapis de pied, unis ou plucheux et teints de diverses couleurs, usités dans les appartements. Elles sont aussi employées à la confection de nattes et de cordages d'une grande solidité.

Mais c'est à la fabrication du papier que l'industrie anglaise a surtout appliqué depuis quelques années les feuilles de l'*alfa*. Dans le principe, c'est l'Espagne qui exportait en Angleterre cette marchandise, et

son emploi restait le secret des papeteries qui assortissent le journal *le Loyd* ; mais à la suite de la grande sécheresse des dernières années et d'une exploitation exagérée et imprudente, ce pays ne peut plus livrer la quantité requise, quantité qui s'élevait annuellement à plusieurs milliers de quintaux ; il fallut donc chercher ailleurs une matière première, dont la valeur était de plus en plus appréciée. Or l'Algérie possédait d'immenses étendues de terrains plantées d'alfa, dont on n'avait jamais tiré grand parti. Ce n'est que depuis cette année que l'exportation s'est faite sur une large échelle.

Cette substance valait au début 2 fr. 50 c. à 3 fr. le quintal métrique ; elle s'est rapidement élevée jusqu'à 6 et 8 fr. prise brute. Bien desséchée, mise en bottes et paquets, puis fortement comprimée, elle valait jusqu'à 12 fr. rendue à Londres, si ce n'est même davantage. Le papier qu'elle fournit, après avoir subi diverses préparations, qui sont encore un secret, se distingue par sa finesse, sa force et son éclat.

On conçoit qu'en présence de la demande incessante d'une marchandise qui remplace avec avantage les chiffons, le pays ait fait des efforts pour y répondre. Partout, en effet, dans les villes, les villages, autour des fermes, dans les douards des arabes, on vit bientôt se former des chantiers pour l'achat et la dessiccation de l'alfa. La population indigène, secouant sa torpeur habituelle, se mit à l'œuvre, les colons espagnols firent de même et attirèrent de leurs pays des bandes nombreuses d'ouvriers ; les négociants français et israélites ne s'occupèrent plus que d'affaires et de spéculations sur l'alfa ; on ne rencontrait que charettes et chameaux chargés de ce précieux végétal ; le port d'Oran reçut plusieurs grands navires anglais, et les hôtels de nombreux représentants de maisons anglaises. Une vraie fièvre s'était emparée de toute la colonie : il n'était question d'autre chose que de l'alfa. L'administration supérieure, les communes, les tribus arabes se sont émues et ont affirmé, à beaux deniers comptants, des terrains envisagés jusqu'ici comme absolument stériles.



On lit dans la *Semaine* :

« Un Fribourgeois se présente, il y a quelques jours, au guichet de la poste à Lausanne, et demande un mandat de 100 francs. L'employé lui fait les questions d'usage : — Qui envoie ? Jaques Mathieu. — Quel est le destinataire ? — Jaques Mathieu, poste-restante à Estavayer. — C'est votre frère ? — Pardonnez-moi, monsieur, c'est moi-même. — Vous vous envoyez à vous-même un mandat à Estavayer ? — Eh oui, monsieur ; j'y vais, et je toucherai cet argent là-bas. — Mais pourquoi ne pas tout simplement l'emporter vous-même ? Ah ! voilà, dit le bonhomme : c'est que je me connais, et je crois que si je gardais sur moi cet argent, il n'arriverait pas jusqu'à Estavayer, tandis que, de cette manière, je suis sûr de le trouver là-bas à mon arrivée, où il me sera nécessaire.

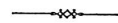
Que de gens, par le monde, se trouveraient bien de recourir à l'expédient du prudent Staviacois !

Le conte qu'on vient de lire, emprunté au supplément littéraire de la *Gazette de Lausanne*, est bien joli, mais c'est un conte ; rien de semblable ne s'est passé dans notre ville. Nous avons lu le même récit il y a quelques semaines, dans un journal français ; seulement le Fribourgeois était un Limousin, Estavayer s'appelait Bordeaux, et Lausanne était une autre grande ville de France. — Il paraît que le traité sur la propriété littéraire ne s'oppose pas à ces contrefaçons-là. »



Mari et femme.

Apercevez-vous un monsieur et une dame à la promenade ou dans un salon, et voulez-vous savoir s'ils sont mari et femme ? Observez exactement les règles suivantes : Si vous les entendez se reprendre sans cesse en société et se corriger l'un l'autre, soyez certain que c'est le mari et la femme. Si vous voyez un monsieur et une dame dans la même voiture, garder le plus profond silence et regarder chacun par une portière différente... mari et femme ! Si vous voyez une dame laisser tomber par mégarde son gant ou son mouchoir, et si le monsieur qui est près d'elle lui dit froidement de le ramasser... mari et femme ! Si vous voyez un monsieur et une dame se promener dans les champs, à vingt-cinq pas de distance l'un de l'autre, et le monsieur passer un fossé ou une barrière sans regarder derrière lui, et en continuant sans cérémonie son droit chemin... mari et femme ! Si vous voyez une dame dont la beauté attire l'attention de tous les hommes, à l'exception d'un seul qui lui parle d'une manière rude, sans paraître le moins du monde touché de ses charmes... mari et femme ! Si vous voyez enfin un monsieur et une dame, s'appeler continuellement sans se regarder, *mon cher, ma vie, mon amour, mon ange, ma chatte*, soyez certain qu'ils sont... mari et femme !



Les bandits du Rhin.

I

Vers la fin du dernier siècle, une société joyeuse et élégante se trouvait réunie à Aix-la-Chapelle. Parmi ceux que le plaisir y avait attirés, on remarquait plusieurs individus dont la véritable profession était un mystère. Seulement on savait qu'un riche négociant hollandais, ou un baron allemand, avec une généalogie aussi longue que le fameux serpent de mer, ou peut-être tous les deux, devaient faire partie des personnes qui daignaient honorer de leur présence la vieille cité de Charlemagne, accompagnés de leurs femmes, filles, garçons, neveux et nièces, et d'un monde de valets. Les marchands se frottaient les mains, les buveurs d'eau étaient en révolution, les cœurs des jeunes filles palpaient et les vieux garçons dont l'imagination était aux champs se hâtaient de rajuster leurs cravates.

Aucune de ces espérances ne fut déçue. Les étrangers achetaient beaucoup et payaient largement : ils tenaient maison ouverte, jouaient gros jeu, et, soit que le hasard les favorisât ou non, gagnaient, perdaient de fort bonne grâce. Les femmes, jeunes et belles, faisaient le charme des conversa-